

À propos de "The Passion of the Christ" de Mel Gibson

# La souffrance, toute la souffrance et rien que la souffrance

*"The Passion of the Christ" n'est certes pas le premier film sur Jésus à provoquer une polémique mais c'est sans doute le premier à rallier autour de lui les Chrétiens les plus traditionalistes tandis que les esprits critiques se disent choqués par cette représentation de la Passion selon Gibson.*




---

**Mel Gibson soutient qu'il a tourné le premier film réaliste et historiquement juste sur la Passion du Christ et qu'il a scrupuleusement suivi à cet effet les quatre Evangiles.**

---

Voilà des mois que le film "The Passion of the Christ", écrit<sup>1</sup>, réalisé et produit par Mel Gibson, enflamme les esprits aux Etats-Unis et en Europe. La polémique avait commencé dès le début du tournage en Italie, quand des associations juives américaines qui s'étaient procuré par des moyens détournés un scénario de travail, s'inquiétèrent des possibles implications antisémites du projet. Certains médias aux Etats-Unis s'empressèrent alors de rappeler que Gibson fait partie d'une secte catholique fondamentaliste appelée "Holy Family" qui réfute le concile Vatican II (1962-1965) et compterait aux Etats-Unis quelque 100.000 adhérents. Mel Gibson s'est bâti sa propre église, la "Holy Family Catholic Church"<sup>2</sup>. Les fidèles célèbrent la messe triden-

tine (d'avant Vatican II), ne reconnaissent pas l'autorité du pape et réfutent la décision de Vatican II visant à ne plus imputer aux Juifs la responsabilité collective de la mort du Christ. Le père de Mel Gibson, auteur de plusieurs livres<sup>3</sup>, s'est illustré par des déclarations selon lesquelles Vatican II serait le résultat d'un complot juif et maçonnique, ainsi que des proclamations soutenant que l'holocauste aurait été largement exagéré<sup>4</sup>. Invité par les médias américains à se distancier du discours de son père, Gibson fils n'a pas arrangé les choses en avançant que la 2e guerre mondiale était une tragédie qui a fait des millions de morts dont "certains" étaient des Juifs dans les camps de concentration<sup>5</sup>. Il n'a pas davantage calmé les esprits en faisant projeter une première version de son film à un public trié sur le volet, constitué essentiellement de catholiques conservateurs. Une fois le film sorti, sa principale défense vis-à-vis des critiques américaines a été d'accuser ses détracteurs de manquer de sentiments religieux et de ne pas accepter l'autorité des Evangiles.

## Les sources

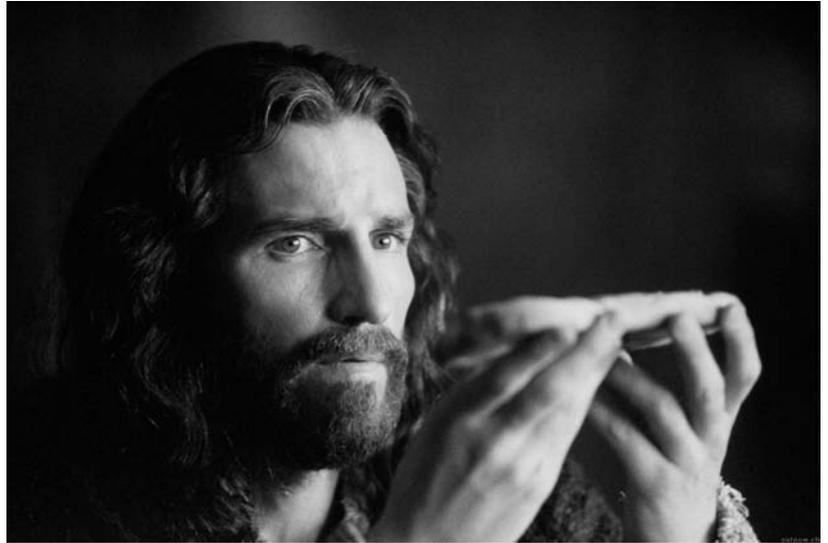
Mel Gibson soutient qu'il a tourné le premier film réaliste et historiquement juste sur la Passion du Christ et qu'il a scrupuleusement suivi à cet effet les quatre Evangiles. "Dire que mon film est antisémite, c'est dire que les Evangiles sont antisémites", répète-t-il. L'intervention du pape, qui aurait dit après avoir vu le film que "cela s'est passé ainsi", déclaration rapidement

démentie par le Vatican mais aussitôt récupérée par les défenseurs du film, n'a fait dans ce contexte que mettre de l'huile sur le feu.

Or, ces propos posent plusieurs problèmes. D'une part, les Evangiles ont été écrits entre 30 et 70 ans après les événements et ne peuvent donc en aucun cas être considérés comme des descriptions exactes de ce qui s'est passé. Ce ne sont pas des reportages mais des textes religieux qui, comme l'indiquent leur titre, visaient à apporter 'la bonne nouvelle' aux Chrétiens et aux païens à convertir. Ils ne peuvent être interprétés que dans le contexte politique, social et religieux de leur époque. La représentation des Juifs, et notamment des dignitaires et prêtres, n'y est en effet pas très positive. Or, la plupart des théologiens qui se sont exprimés dans les médias à l'occasion de la sortie de "The Passion of the Christ" semblent d'accord pour estimer que, si les Evangiles, et notamment le dernier, celui de Saint Jean, montrent le grand prêtre Caïphe et les membres du Sanhédrin poussant un Ponce Pilate hésitant à faire crucifier Jésus, c'est essentiellement parce qu'au moment où ces Evangiles ont été écrits, les Chrétiens avaient, pour différentes raisons, tout intérêt à se dissocier des Juifs et à ne pas se mettre à dos le pouvoir romain.

De telles réflexions sont cependant considérées comme blasphématoires par les fondamentalistes pour qui tout ce qui est écrit dans les textes religieux est... parole d'évangile, à prendre littéralement. Les courants fondamentalistes interdisent formellement l'interprétation, la recherche historique et la critique des textes dits sacrés. On sait à quoi un tel fondamentalisme aboutit actuellement dans certaines parties du monde islamique. Mais le judaïsme et le christianisme sont tout autant hantés par cette doctrine qui proscriit toute sorte d'exégèse des écrits religieux. Il existe aux Etats-Unis certains mouvements religieux qui voudraient abolir dans les écoles l'enseignement des origines de l'humanité pour revenir à l'histoire d'Adam et Eve créés ex nihilo par le Seigneur. Le film de Mel Gibson relève exactement de la même démarche. L'une des choses que ses détracteurs lui reprochent le plus est cette transposition littérale des Evangiles qui, outre le ton antisémite, le fait prendre au mot les paroles du Christ, "ceci est mon corps" et "ceci est mon sang", et mettre en scène pendant plus de deux heures le corps de Jésus réduit à un morceau de chair sanglante offert en pâture au spectateur.

Le deuxième gros problème tient aux choix de Mel Gibson. Plutôt que d'illustrer un Evangile, il fait un mélange des quatre ce que certains théologiens considèrent en soi comme une pratique douteuse. En effet, il associe ainsi des éléments



écrits dans des contextes différents pour aboutir à une sorte d'amalgame dont le sens profond risque de se perdre en route. Il n'est pas dans nos compétences d'essayer ici une exégèse des Evangiles mais un rapide survol des quatre textes montre que Gibson a systématiquement sélectionné les passages qui tendent à souligner les hésitations de Ponce Pilate – renforçant ainsi a contrario la culpabilité des prêtres juifs: l'intervention de la femme de Ponce Pilate (Matthieu), l'interrogation de Ponce Pilate à propos de la vérité (Jean), le détour par la Cour d'Hérode (Luc) et surtout le fait de faire fouetter Jésus *avant* de le présenter une nouvelle fois aux Juifs (Jean)<sup>6</sup> tout comme le véritable chantage de Caïphe vis-à-vis de Ponce Pilate pour le forcer à prononcer la condamnation à mort (Jean). Il n'oublie pas d'ajouter dans le dialogue (sans toutefois la sous-titrer!) la fameuse phrase "Que son sang soit sur nous et sur nos enfants" prononcée dans l'Evangile selon Saint Matthieu<sup>7</sup>. Et sa caméra revient encore et encore sur la masse des Juifs qui, massée devant le 'bon' Ponce Pilate, ne cesse de hurler "Crucifie-le!"<sup>8</sup>.

On ne peut néanmoins pas dire que "The Passion of the Christ" est antisémite en soi. A l'exception de Ponce Pilate, les Romains ne s'en sortent pas tellement mieux que les Juifs et certains Juifs sont représentés de façon positive. Mais que Gibson en ait été conscient ou non, le film est de nature à encourager un antisémitisme latent ou manifeste comme le montrent aussi les réactions qu'il semble susciter dans le monde arabe où le film remporte un beau succès (y compris sous forme de copies pirates) alors que la représentation des prophètes, Jésus compris, est en principe interdite par l'Islam.

En proclamant avoir fidèlement illustré les Evangiles – par ailleurs très laconiques sur la flagella-

---

**Les courants  
fondamentalistes  
interdisent  
formellement  
l'interprétation, la  
recherche  
historique et la  
critique des textes  
dits sacrés. On  
sait à quoi un tel  
fondamentalisme  
aboutit  
actuellement  
dans certaines  
parties du monde  
islamique. Mais  
le judaïsme et le  
christianisme sont  
tout autant  
hantés par cette  
doctrine qui  
proscriit toute  
sorte d'exégèse  
des écrits  
religieux.**

---

tion, le chemin de croix et la crucifixion! - Mel Gibson omet aussi un petit détail! S'il se sert en effet des Evangiles, son film s'inspire encore plus d'autres sources catholiques et notamment d'un texte qu'il n'a certes pas caché mais sur l'importance duquel il demeure beaucoup plus discret: les visions mystiques de la religieuse augustinienne Anne Catherine Emmerich (1774-1824) transcrites – pas toujours très fidèlement, semble-t-il - par le poète romantique allemand Clemens Brentano.

La lecture de "The Dolorous Passion of Our Lord Jesus Christ"<sup>9</sup> révèle que Gibson n'y a pas seulement trouvé une foule d'éléments non présents dans les Evangiles (la pleine lune au début du film, la tentation du Démon dans cette même séquence, la Vierge penchée sur le sol au-dessus de la cave où est emprisonné Jésus, Judas poussé au suicide par des enfants-démons, la femme de Ponce Pilate apportant un linge à la Vierge et celle-ci essuyant le sang de Jésus après la flagellation, la Vierge faisant un détour dans les rues de Jérusalem pour se rapprocher de Jésus et l'aider à se relever, Véronique lui essuyant le visage, Simon injuriant les Romains qui frappent Jésus, la destruction du Temple) et certains dialogues mais aussi la trame même de son film (basée sur la présence de la Vierge et de Marie-Madeleine suivant depuis le début Jésus et devenant ainsi témoins de sa souffrance<sup>10</sup>), jusqu'aux nombreux regards qu'échangent en cours de route Jésus et sa mère et surtout l'apologie sado-masochiste de la souffrance physique du Christ.

### Le dolorisme

Dans "The Passion of the Christ", le corps de Jésus est maltraité, battu, cravaché, meurtri, flagellé, déchiqueté, transpercé. Dès le premier quart d'heure, son œil droit se ferme sous les coups pour ne plus s'ouvrir. Chaque goutte de sang qui coule (et il en coule plus qu'un corps humain ne peut en contenir!) est pieusement contemplée par la caméra, chaque coup de fouet compté, chaque clou enfoncé (au propre comme au figuré) au moins trois fois. La caméra s'arrête deux fois sur les instruments de torture étalés sur la table pour la flagellation et Gibson insiste sur les crochets du fouet accrochés sous la chair de Jésus, forçant le bourreau à tirer un bon coup pour les dégager (on voit la chair voler). A propos de ces événements, les Evangiles se contentent de noter "ils le flagellèrent". Tous les détails de la fameuse scène de la flagellation et de la mise en croix figurent en revanche tels quels dans les visions de la bonne sœur Anne Catherine<sup>11</sup>.

Une grande partie des éléments apparaissant dans les visions de Anne Catherine Emmerich étaient déjà présentes dans celles d'une autre

nonne, franciscaine et espagnole celle-là, Marie d'Agreda (1602-1665), intitulées "La vie divine de la Très-Sainte Vierge Marie"<sup>12</sup> et également citées comme ayant inspiré Mel Gibson. Marie d'Agreda insiste aussi sur les souffrances de Jésus, précisant même qu'il reçut 5115 coups de fouet!<sup>13</sup>

Marie Catherine Emmerich donne la justification de ces longues descriptions d'une extrême brutalité à propos du sens de laquelle les critiques du film de Mel Gibson se sont interrogés et que tout le monde s'est empressé de qualifier d' "insoutenable": nous sommes tous coupables de la souffrance du Christ. Le moins que nous puissions faire c'est de la regarder en face: "We ought, indeed, to be ashamed of that weakness and susceptibility which renders us unable to listen composedly to the descriptions, or speak without repugnance, of those sufferings which our Lord endured so calmly and patiently for our salvation. The horror we feel is as great as that of a murderer who is forced to place his hands upon the wounds he himself has inflicted on his victim. Jesus endured all without opening his mouth; and it was man, sinful man, who perpetrated all these outrages against one who was at once their Brother, their Redeemer, and their God. I, too, am a great sinner, and my sins caused these sufferings."

On peut lire sur internet des contributions de certains spectateurs du film qui disent pratiquement la même chose. Avant même que le film ne sorte, une femme avait téléphoné à l'Utopolis pour annoncer qu'elle tenait à montrer ce film à ses enfants, pour qu'ils sachent "ce que Jésus a souffert pour leurs péchés"<sup>14</sup>.

Ce dolorisme est aujourd'hui d'habitude associé aux courants catholiques les plus conservateurs mais certains parmi nos lecteurs se souviennent sans doute encore du recueil de la vie des saints qu'on leur racontait ou qu'on leur faisait lire dans les cours de catéchisme et qui fourmille de détails horribles sur le martyre des Chrétiens morts pour leur foi : brûlés ou écorchés vifs, mangés par les lions, coupés en petits morceaux, transpercés de flèches, etc. Encore aujourd'hui, les croyants les plus fervents se crucifient littéralement aux Philippines lors du chemin de croix, exactement comme les chiïtes se flagellent jusqu'au sang le jour de l'Achoura. Mais cette idée du sacrifice jusqu'à la mort, de l'âme sauvée par le sang qui coule, ce culte des martyrs est précisément ce qui nourrit le terrorisme et encourage dans d'autres pays les candidats aux attentats-suicides. En l'exaltant, Mel Gibson ne fait rien d'autre que d'opposer à l'intégrisme islamiste un intégrisme catholique tout aussi dangereux, aussi violent et aussi plein de haine.

---

**Cette idée du sacrifice jusqu'à la mort, de l'âme sauvée par le sang qui coule, ce culte des martyrs est précisément ce qui nourrit le terrorisme et encourage dans d'autres pays les candidats aux attentats-suicides. En l'exaltant, Mel Gibson ne fait rien d'autre que d'opposer à l'intégrisme islamiste un intégrisme catholique tout aussi dangereux, aussi violent et aussi plein de haine.**

---



### La violence purificatrice dans le cinéma américain

Dans le cinéma hollywoodien et la mythologie américaine en général, l'exaltation de la violence, du sacrifice et de la souffrance intense a également une longue tradition. La violence y est traditionnellement connotée comme purificatrice et leurs héros sont régulièrement battus, laissés pour mort, amputés, flagellés. Michel Cieutat cite dans ses "Grands thèmes du cinéma américain"<sup>15</sup> les nombreuses scènes "où l'on extrait à vif une balle (...), où l'on ampute une jambe, où l'on cautérise une plaie avec une hache rougie au feu (...)" avant de conclure: "La souffrance fait partie intégrante de l'ordalie américaine. (...) De là à dire que le héros US est un masochiste, il n'y a qu'un pas." Pas allègrement franchi dans pratiquement tous ses films par Mel Gibson acteur qui, dès "Mad Max", s'est fait une spécialité du rôle du bon père de famille forcé de sauver ou venger sa famille et/ou sa patrie en se sacrifiant symboliquement et parfois physiquement pour eux dans des films ("Ransom", "Braveheart", "Signs", "The Patriot", "We Were Soldiers") dont la mise en scène exalte généralement les détails violents. Le paroxysme est atteint dans "Braveheart" (1995), réalisé par Gibson lui-même, où le héros déjà très christique (incarnant la résistance écossaise contre l'Angleterre) qu'il interprète finit sa vie en subissant les pires tortures: écartelé, éventré, décapité, le tout filmé avec une visible délectation. Ces derniers temps, l'acteur

semble de plus favoriser les personnages religieux, un pasteur dans "Signs", un officier catholique dans "We Were Soldiers".

### Le réalisme

La description de plus en plus crue de la violence dans le cinéma américain en général et les films de Mel Gibson en particulier, s'explique autant par l'évolution des effets spéciaux que par un phénomène de surenchère et une prétention très hollywoodienne au "réalisme". Dans "Saving Private Ryan", considéré à sa sortie comme l'un des films les plus violents jamais réalisés, Spielberg nous promettait "la guerre comme si vous étiez". Chez Gibson, c'est "la Passion comme si vous y étiez". En vérité, Spielberg comme Gibson se servent des conventions de genre hollywoodiennes et font fi de la réalité historique dès que celle-ci ne sert plus leurs propos.

L'une des premières choses que l'on a su sur le tournage de "The Passion of the Christ" fut qu'il a été tourné entièrement en latin et en araméen. Mel Gibson en a fait tout un plat, allant même jusqu'à déclarer ne pas vouloir sous-titrer son film! Il est vrai que le simple fait qu'un film américain ne soit pas tourné et projeté en anglais est très inhabituel. Mais tous les historiens s'accordent pour dire qu'en réalité les personnages du film communiquaient plus probablement en grec qui était alors la langue véhiculaire en Judée. Par ailleurs, personne ne sait plus à quoi ressemblait

---

**Spielberg comme Gibson se servent des conventions de genre hollywoodiennes et font fi de la réalité historique dès que celle-ci ne sert plus leurs propos.**

---

---

**Quel sens le sacrifice du Christ peut-il avoir sans ses discours et sans la Résurrection qui marque son dépassement de la mort?**

---

l'araméen parlé de ce temps-là et il n'est donc pas sûr du tout que le résultat qu'on entend à l'écran soit conforme à une quelconque "réalité".

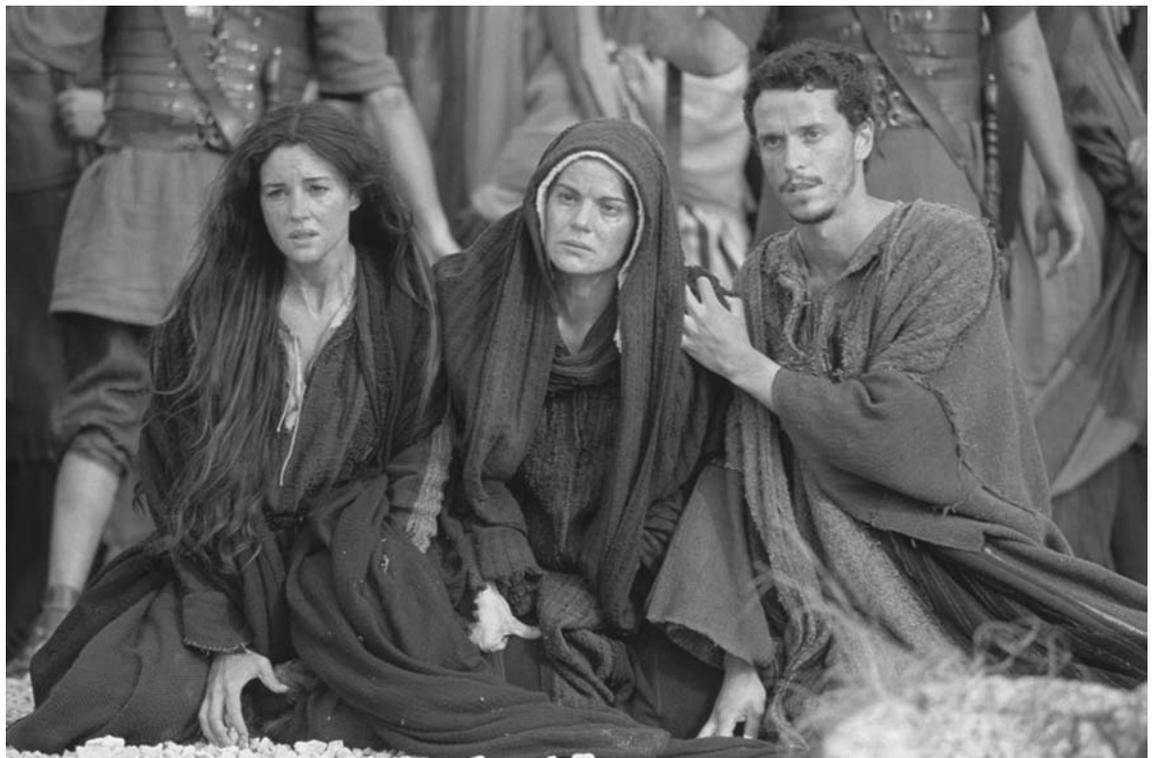
Le (mauvais) usage de la langue n'est toutefois pas la seule raison pour laquelle le pape s'est trompé s'il a véritablement dit que "cela s'est passé ainsi". Contrairement au personnage humaniste et rongé par le doute décrit par Mel Gibson, il est historiquement avéré que Ponce Pilate était un gouverneur tyrannique qui n'hésitait pas à faire massacrer des Juifs quand cela servait sa cause<sup>16</sup>.

Le grand prêtre Caïphe, qui dépendait de Rome, n'avait pas les moyens de menacer le gouverneur romain comme il le fait dans le film et il n'avait certainement pas intérêt à provoquer une rébellion des Juifs contre l'occupant romain. Selon les historiens, Ponce Pilate avait en revanche quelques bonnes raisons de vouloir se débarrasser de ce nouveau prophète qui se prétendait le Messie<sup>17</sup>. Quelques jours auparavant, Jésus avait créé un tumulte en débarrassant le Temple de ses marchands et cela à un moment où les Romains étaient sur le qui-vive, une masse d'étrangers affluant à Jérusalem pour la Pâque. Il est tout à fait pensable que la mort de Jésus ait arrangé aussi bien les prêtres juifs que le gouverneur romain. Que Ponce Pilate ait envoyé Jésus chez Hérode (épisode mentionné uniquement par Saint-Luc) et même que Hérode se soit trouvé à ce moment-là à Jérusalem n'est pas prouvé historiquement.

La description très détaillée de la crucifixion que Mel Gibson impose à ses spectateurs sous prétexte de leur montrer à quoi ressemblait 'vraiment' ce genre de mise à mort ne tient compte ni du fait que les condamnés ne portaient qu'une branche de leur croix, ni de celui qu'ils étaient nus et que les clous étaient plantés non dans la paume mais dans le poignet, pas dans les pieds mais dans les chevilles<sup>18</sup>. Et si les condamnés étaient en effet souvent flagellés avant d'être crucifiés, il semble physiquement impossible que quiconque survive au traitement que subit Jésus. Dans les visions de Marie d'Agreda et Anne Catherine Emmerich, Jésus ne tient debout que grâce au soutien d'anges venus à sa rescousse. Cette interprétation implique donc une force surhumaine ou divine en contradiction avec la nature humaine de Jésus... encore que ce soit là un débat qu'on veut bien abandonner aux théologiens.

### **Le message**

Mais l'impression que laisse la flagellation, le chemin de croix et la crucifixion de Jésus tels que les met en scène Mel Gibson est que ce fut là un événement unique dans sa cruauté et son caractère excessif alors que les Romains ont crucifié des milliers d'hommes (et sans doute de femmes). Ce sentiment est encore amplifié par le fait que les deux voleurs crucifiés aux côtés de Jésus se portent en comparaison à lui comme un charme. Ils n'ont visiblement pas été flagellés et,



du haut de leur croix, s'expriment à voix haute sur leur sort comme s'ils conversaient dans un salon. Or, la crucifixion était considérée comme la plus cruelle et aussi la plus avilissante des condamnations à mort. Jésus ne s'étant pas seulement fait homme mais le plus humble des hommes, la crucifixion a été interprétée comme le symbole de cette humilité. Il était donc important que Jésus ne subisse justement pas un châtement extraordinaire mais pareil à celui que durent supporter de nombreux miséreux.

Ce n'est pas le seul point sur lequel l'interprétation que donne Mel Gibson de la Passion du Christ a été critiquée. Le message d'amour, de tolérance et de pardon que la plupart des Chrétiens trouvent dans le Nouveau Testament ne paraît pas être la première préoccupation de Gibson. Dans une séquence qui semble être entièrement de l'invention du réalisateur, Jésus vient à peine de dire "Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font" lorsqu'un corbeau vient punir en l'énucléant le mauvais voleur qui continuait à blasphémer!

En choisissant de ne mettre en scène que les douze dernières heures du Christ, Gibson ne montre que la souffrance, toute la souffrance mais rien que la souffrance. Mais quel sens le sacrifice du Christ peut-il avoir sans ses discours et sans la Résurrection qui marque son dépassement de la mort? Or, aussi bien les uns que l'autre sont évacués en quelques saynètes dans le style le plus sulpicien qui soit. Les flash-backs qui reprennent dans une sorte de 'best of' les passages les plus connus du Nouveau Testament (le lavage des pieds, la lapidation de la femme adultère, le sermon sur la Montagne, la Cène<sup>19</sup>) semblent davantage avoir pour fonction d'offrir de courts répit aux spectateurs sonnés par les coups de fouet, la chair arrachée, le sang qui gicle et les clous qu'on enfonce que de mettre en scène des épisodes essentiels des Evangiles. Quant à la Résurrection, elle se limite à quelques images d'un tombeau qui s'ouvre (en vue subjective), d'un drap qui se dégonfle et de l'image de Jésus remis de ses peines qui s'en va après avoir montré sa main au milieu de laquelle il y a un grand trou rond, histoire sans doute de convertir des incrédules du genre de Saint Thomas.

## Le style

Cette scène, qui, avec son petit effet 'le zombie est toujours vivant et va revenir dans "The Passion 2"', serait plus à sa place dans un film d'horreur est symptomatique de l'incapacité de Mel Gibson à se départir des procédés hollywoodiens les plus éculés. La première séquence, celle du Mont des Oliviers, est ainsi visiblement tournée en studio, éclairée très artificiellement et plon-

gée dans une lumière bleue du plus bel effet mais très peu réaliste. Quand il tombe à terre, Jésus se trouve au centre d'un superbe rayon de lumière très surnaturel. Gibson et son directeur de la photo Caleb Deschanel<sup>20</sup> ont évoqué le Caravage pour le style visuel du film. On y retrouve en effet un travail sur les clair-obscur et des physiologies très marquées dans la foule. Mais le réalisateur semble s'être inspiré au moins autant des peintures beaucoup plus cruelles de Matthias Grünewald. Il ne suffit de toute façon pas de copier les effets d'un ancien maître, ni quelques tableaux célèbres de façon assez rigide (dans la reconstitution de la Pietà par Mel Gibson, les personnages se figent littéralement<sup>21</sup>) pour réussir un bon film. Gibson ne parvient pas à conférer aux figures de son film ne serait-ce qu'une once de l'humanité et de la spiritualité que les personnages expriment dans les meilleures de ces peintures. Il est possible qu'un spectateur très croyant et ne disposant d'aucune distance par rapport à ce qui lui est renvoyé sur l'écran de cinéma s'identifie au Christ souffrant<sup>22</sup> mais il n'en reste pas moins que Jésus et les autres personnages n'interagissent jamais si ce n'est par des regards pathétiques très appuyés (entre Jésus et Judas, entre Jésus et Pierre et, très souvent, entre Jésus et la Vierge). Si, durant la Passion, Jésus est trop occupé par sa souffrance et amoché au point de ne plus pouvoir parler normalement (suite à quelques dents cassées), Mel Gibson aurait pu profiter des flash-back pour décrire Jésus en tant qu'homme mangeant ou discutant avec les autres au lieu de l'immobiliser dans des poses transies dignes des plus naïves images pieuses. En l'absence de tels moments où on aurait pu voir Jésus 'vivant', le film manque totalement de conflits et donc d'intérêt, ce qui le rend pour beaucoup de spectateurs tout simplement ennuyeux. Quant aux femmes, vêtues comme des nonnes, elles sont réduites au rôle de mater dolorosa en larmes, acceptant dans un mélange de chagrin et de gratitude le destin de témoins passifs que Dieu leur a réservé.

Le ralenti est la figure de style préférée de Gibson dans ce film. Il l'emploie aussi bien pour le baiser de Judas, dans les combats que durant la flagellation et la crucifixion (on profite mieux ainsi du spectacle), quand Jésus pose un pied par terre pour marquer une limite (le sable vole dans tous les sens), à pratiquement chacune des innombrables chutes de Jésus et aussi dans le plan où les prêtres jettent à Judas ses 30 deniers. L'argent vole au ralenti, comme les balles dans "Matrix", signifiant sans doute que c'est l'arme qui va provoquer la mort du Christ<sup>23</sup>! Le passage chez Hérode semble sorti tout droit d'un (très) mauvais péplum, la description du roi comme une espèce de tantouze achevant de rendre cet épisode assez pénible. Dans un registre franche-

---

**le film manque totalement de conflits et donc d'intérêt, ce qui le rend pour beaucoup de spectateurs tout simplement ennuyeux.**

---



ment grotesque, la mort de Jésus provoque un travelling arrière de la caméra qui remonte jusque dans le ciel, jusqu'à épouser (au sens littéral) le point de vue de Dieu. Alors, on voit se former une splendide goutte d'eau, la larme de Dieu, dans laquelle se reflète le monde et qui s'écrase sur la terre de Judée en provoquant un tremblement de terre qui détruira le Temple. Quelque chose comme la version divine de la bombe atomique!

L'une des seules bonnes – à défaut d'être nouvelle - idées de Mel Gibson est de rapprocher constamment à l'image, par les procédés du montage, Jésus et Judas qui se ressemblent d'ailleurs physiquement. Tous deux étaient bien sûr nécessaires pour que s'accomplisse le sacrifice du Christ, encore que Gibson ne tienne nullement compte des nombreuses réflexions menées (y compris au cinéma) sur le rôle et la fonction de Judas. Mais il est aussi possible (osons un peu de psychanalyse) que Gibson (dont la caméra se met tout au long du film tour à tour à la place de Jésus et à celle de ses bourreaux) s'identifie autant à l'un qu'à l'autre, aspirant à devenir comme le Christ et craignant de n'être que comme Judas! Le troisième personnage qui revient constamment, physiquement également assez proche de Jésus et Judas, est Jean auquel Gibson s'identifie aussi puisque, comme lui, il transmet le récit de la Passion.

**L'une des seules bonnes – à défaut d'être nouvelle - idées de Mel Gibson est de rapprocher constamment à l'image, par les procédés du montage, Jésus et Judas.**

### Il n'y a rien à interpréter

La symbolique élaborée par Gibson (l'eau qui purifie, la colombe blanche, le corbeau noir, l'âne en décomposition sous le cadavre de Judas, le sang qui gicle sur les Romains flagellant Jésus, le ciel qui se couvre, le serpent, le ver dans le nez du Démon) s'avère en général d'une effarante banalité<sup>24</sup>. Pour l'essentiel, le réalisateur s'en tient

d'ailleurs à une illustration littérale qui ne signifie rien d'autre que ce qui est visible à l'écran et qui fait dire au critique allemand Georg Seesslen que l'un des problèmes auquel est confrontée la critique est qu'il n'y a rien ici à interpréter ou à comprendre. "Es ist, was es ist, nichts dahinter". La musique pseudo-ethnique de John Debney illustre et souligne tout aussi lourdement chaque épisode sans jamais rien lui apporter de plus en émotion ou en signification.

Certains défenseurs du film, parmi lesquels Maïa Morgenstern (interprète de la Vierge), Monica Bellucci (qui joue Marie-Madeleine) et Tarak Ben Ammar, distributeur français du film, prétendent que, loin de glorifier le sacrifice, Mel Gibson a voulu faire de Jésus le symbole de toutes les injustices commises (souvent au nom de Dieu) et des innocents torturés dans le monde. Mais rien dans le film ne permet de justifier une telle interprétation. Pour qu'elle soit un tant soi peu plausible, Gibson aurait dû inclure dans son film un contexte politique qui existait certainement dans la vie du Jésus historique et que Pasolini avait bien démontré dans son "Evangile selon Saint-Matthieu" (1964). Si Jésus se prétendait 'le roi des Juifs', il constituait pour les Romains une menace. Son discours de paix et de fraternité pouvait déranger aussi bien les dignitaires juifs, plus ou moins collaborateurs des Romains, comme les Romains eux-mêmes qui voyaient sans doute dans cet homme au moins un agitateur potentiel. Mais l'épisode du Temple, qui montre l'incompatibilité du message de Jésus avec celui des grands prêtres, n'est pas dans le film, on n'entend pas le message de Jésus et rien ne permet donc de conclure à partir du contenu du film qu'il pourrait représenter tous les opposants pacifiques pourchassés et exécutés par des régimes dictatoriaux.

Non, ce Jésus-là ne signifie en effet pas plus que ce corps fouetté et crucifié, une image de choc qui ne peut provoquer que le dégoût, la peur et la haine, sentiments qui ont fomenté des siècles durant – et continuent à le faire dans certaines parties du monde sous différentes formes et différentes appellations – le pouvoir et la toute-puissance des hiérarchies religieuses les plus conservatrices.

<sup>1</sup> Le scénario a été écrit en collaboration avec Benedict Fitzgerald, scénariste peu connu qui avait collaboré au film "Wise Blood" (1979) de John Huston (déjà un sujet religieux) et a surtout travaillé pour la télévision.

<sup>2</sup> selon la presse américaine, la comptabilité de l'Eglise est tenue par un employé de Icon Production, société de production appartenant à Mel Gibson.

<sup>3</sup> "The Enemy is Here", "Is the Pope Catholic?"

<sup>4</sup> Le journaliste Christopher Noxon, qui a interviewé Hutton Gibson, le cite dans le "New York Times" (9 mars 2003): "Go and ask an undertaker or the guy who operates the crematorium what it takes to get rid of a dead body. It takes one liter of petrol and 20 minutes. Now, six million?" (l'article est disponible sur internet à la page [http://www.christophernoxon.com/nyt\\_sub\\_pope.html](http://www.christophernoxon.com/nyt_sub_pope.html))

<sup>5</sup> cité dans "Libération" du 27 février 2004 (article disponible sur internet à la page <http://www.liberation.com/page.php?Article=181909>)

<sup>6</sup> Dans les trois autres Evangiles, Jésus est d'abord condamné à mort, puis fouetté ce qui correspondait à l'habitude romaine de faire flageller les condamnés avant leur crucifixion.

<sup>7</sup> Ne comprenant ni l'araméen ni le latin, nous devons faire confiance, concernant les dialogues non sous-titrés, aux spécialistes en la matière.

<sup>8</sup> À titre de comparaison, on peut rappeler "L'Evangile selon Saint-Matthieu" de Pasolini (1964) qui cite lui-aussi la phrase faisant porter la responsabilité collective de la mort de Jésus aux Juifs (hors champ, comme s'il avait essayé d'en atténuer l'effet) mais dans son film la vraie culpabilité incombe très clairement à une demi-douzaine de grands prêtres et le contexte politique (la menace que Jésus représente pour les prêtres) est très clair. De plus, le ton, poétique et spirituel, est tout à fait différent et le film ne fait pas appel aux émotions les plus primitives comme le fait celui de Gibson en nous jetant à la figure le corps torturé de Jésus.

<sup>9</sup> en anglais sur le site [http://www.emmerich1.com/DOLOROUS\\_PASSION\\_OF\\_OUR\\_LORD\\_JESUS\\_CHRIST.htm](http://www.emmerich1.com/DOLOROUS_PASSION_OF_OUR_LORD_JESUS_CHRIST.htm)

<sup>10</sup> dans les Evangiles, la Vierge et Marie-Madeleine n'apparaissent que sous la Croix.

<sup>11</sup> en guise d'exemple, voici un très court extrait de sa description de la crucifixion: "The nails were very large, the heads about the size of a crown piece, and the thickness that of a man's thumb, while the points came through at the back of the cross. The Blessed Virgin stood motionless; from time to time you might distinguish her plaintive moans; she appeared as if almost fainting from grief, and Magdalen was quite beside herself. When the executioners had nailed the right hand of our Lord, they perceived that his left hand did not reach the hole they had bored to receive the nail, therefore they tied ropes to his left arm, and having steadied their feet against the cross, pulled the left hand violently until it reached the place prepared for it. This dreadful process caused our Lord indescribable agony, his breast heaved, and his legs were quite contracted. They again knelt upon him, tied down his arms, and drove the second nail into his left hand; his blood flowed afresh, and his feeble groans were once more heard between the blows of the hammer, but nothing could move the hard-hearted executioners to the slightest pity."

<sup>12</sup> en français sur internet: <http://www.livres-mystiques.com/partieTEXTES/Dagreda/sommaire.html>.

<sup>13</sup> Marie d'Agreda décrit aussi les hésitations de Ponce Pilate mais chez elle, si le gouverneur romain est tenté de gracier Jésus, c'est parce qu'il est sous l'influence du Démon qui essaie par tous les moyens d'empêcher la crucifixion ! Par un curieux retournement des valeurs, Ponce Pilate se serait donc rendu coupable vis-à-vis de Dieu s'il avait libéré Jésus! Ce n'est toutefois pas pour autant que Marie d'Agreda about les Juifs présentés comme particulièrement cruels.

<sup>14</sup> Le film est interdit au moins de 14 ans au Luxembourg. En France, les jeunes peuvent le voir à partir de 12 ans, en Allemagne à partir de 16 ans, en Grande-Bretagne à

partir de 18 ans. Aux Etats-Unis, les jeunes en-dessous de 17 ans doivent être accompagnés d'un adulte. En Italie, il est "enfants admis"!

<sup>15</sup> Michel Cieutat, "Les grands thèmes du cinéma américain, tome 2", Editions du Cerf, Paris 1991, p. 326.

<sup>16</sup> même la nonne Anne Catherine Emmerich ne le décrit pas comme un humaniste mais impute ses hésitations à la lâcheté et à la superstition.

<sup>17</sup> Dans "The Last Temptation of Christ" (Martin Scorsese, 1988), Ponce Pilate (interprété par David Bowie) constate que Jésus veut changer le monde et les hommes, chose que les Romains ne peuvent accepter puisqu'il met ainsi en cause les lois et l'équilibre sur lesquels est construit leur empire.

<sup>18</sup> Martin Scorsese filme en revanche dans "The Last Temptation of Christ" la flagellation, le chemin de croix et la crucifixion de façon beaucoup plus réaliste. A l'époque, Telerama s'était insurgé de cette représentation jugée "au premier degré, une lecture qui devrait enchanter les intégristes de tout poil" (Claude-Marie Trémois). Le reste du film, qui montre les doutes, les erreurs et les errements du Christ, fut toutefois beaucoup moins au goût des intégristes. On se souvient qu'à l'époque ils firent exploser une bombe dans une salle parisienne qui programait le film.

<sup>19</sup> On rappellera en comparaison les longs passages du Christ délivrant son message révolutionnaire de justice sociale dans le film de Pier Paolo Pasolini qui constitue une adaptation à la fois très fidèle et personnelle de l'Evangile selon Saint-Matthieu.

<sup>20</sup> Également directeur de la photo de "The Right Stuff" (1983), "Message in a Bottle" (1999), "Anna and the King" (1999), "The Patriot" (2000). e.a.

<sup>21</sup> Il est possible que Mel Gibson ait piqué cette idée à "L'Evangile selon Saint-Matthieu" de Pasolini mais chez ce dernier, cette figure de style s'harmonisait parfaitement avec le reste de l'oeuvre, contrairement au film de Gibson qui se perd pour le reste dans le bruit et la fureur. On peut d'ailleurs ne pas être un fervent admirateur du film de Pasolini et néanmoins lui concéder une beauté esthétique et poétique dont Gibson est à mille lieues.

<sup>22</sup> il ne faut sans doute pas sous-estimer le fait qu'un grand nombre des spectateurs de "The Passion of the Christ" sont des personnes qui vont très rarement au cinéma et n'en décodent donc pas les poncifs ce qui les rend particulièrement vulnérables aux moyens utilisés par Gibson. Difficile en effet de se soustraire dans ces conditions au choc des images.

<sup>23</sup> Bien entendu, l'argent tombe par terre et Judas est obligé de ramper par terre pour le ramasser.

<sup>24</sup> Avouons que dans ce registre-là, Martin Scorsese ne s'était pas non plus décarcassé. Son film était cependant beaucoup plus intéressant sur le plan du contenu et de la forme.

La Cinémathèque municipale poursuit en mai sa série "Corpus Christi – Iconographie(s) de la Passion du Christ". Après "L'Evangile selon Saint-Matthieu", "The Last Temptation of Christ" et "Jésus de Montréal" en avril, les films suivants sont au programme: "Le Messie" de Rossellini (1975), "Le Messie" de William Klein (1998), "Je vous salue Marie" de Godard (1983) et "Jesus Christ Superstar" de Norman Jewison (1973).